

*Plus l'expérience offerte est ouverte, ou ambiguë, plus le regardeur doit compter sur ses propres perceptions*¹

Lucy Lippard, introduction de *Six Years, The Dematerialization of the Art Object*

En 1967 Robert Morris réalise à la Western Washington University une oeuvre emblématique intitulée *Steam Cloud*, simple nuage de fumée s'échappant du sol. A l'époque où l'artiste américain conçoit ce travail, il s'agit de penser une oeuvre comme forme aléatoire, changeante et impermanente. Il parlera d'anti-form dans un texte paru en 1968, en rupture avec les canons du minimalisme qui domine alors la scène artistique américaine.

De là, on pourrait tirer les nombreux fils d'une généalogie artistique en étoile, où se mêleraient entropie, hasard, ambiguïté fondamentale, immatérialité, disparitions et effets de leurre. C'est dans cette trame que viendrait se loger le travail de Capucine Vandebrouck, quelque part entre les élevages de poussière de Duchamp et les scribbles de Sol le Witt, entre les tenants de l'arte povera et les coulées d'asphalte de Smithson, entre l'élégance âpre d'Eva Hesse et les alchimies visuelles d'Ann Veronica Janssens ou Edith Dekyndt.

En 2014, Capucine Vandebrouck réalise une vidéo, *Pimp your Landscape*, dans laquelle un brouillard teinté surgit dans un paysage de neige, telle une abstraction lyrique rompant l'ordonnement des lieux et leur blancheur immaculée. Si ce brouillard comme celui de Morris font plier l'épure du minimalisme, le « réchauffent » en lui opposant l'informe, et donc la non-maîtrise du matériau, sa consommation et sa potentielle disparition, de l'un à l'autre il est évident que le contexte artistique et historique a changé.

Le brouillard de Capucine Vandebrouck exhibe son artifice coloré ; événement étrange et merveilleux, sa mise en scène ne fait aucun doute. Et si Morris cherchait à tout prix à sortir du cadre, Vandebrouck recrée ici un cadre fort, celui de la fenêtre, thème mythique qui fonde la théorie picturale définie à la Renaissance². Pourtant, quand les peintres classiques cherchaient à nous faire croire à leur histoire, Capucine Vandebrouck cherche juste à nous faire voir. Il n'y a pas de truc chez elle. La magie, si elle opère, s'avère très vite prosaïque et basement ordinaire.

Capucine Vandebrouck travaille avec des matériaux, des techniques, des méthodes dont elle ne maîtrise pas forcément les tenants et les aboutissants, comme s'il s'agissait de révéler les secrets de la matière et l'aura invisible des objets qui nous entourent, de rendre palpable ce qui échappe. La lumière, la chaleur, l'humidité, l'écoulement ou l'évaporation de l'eau sont autant de phénomènes naturels et immatériels dont elle accueille l'évanescence avec une bienveillance poétique.

Une des dernières oeuvres réalisées par l'artiste, intitulée *Mirari* (2015) consiste à projeter une lumière vive sur une flamme, rendant visible la chaleur qui émane du feu. Entre mirage et miroir, *Mirari* compose sur le mur de projection un dessin d'ombres et d'arabesques flottantes, un fantôme du réel. C'est le même procédé qui crée un aller-retour troublant entre un objet et sa projection dans l'installation *Blue* (2013), composée de PVC souple et de lumière bleue : l'ombre projetée du PVC révèle une géométrie insoupçonnée et à ce matériau a priori sans qualité, l'artiste insuffle un supplément d'âme tout à la fois spectral et contemplatif.

Capucine Vandebrouck tend d'étranges miroirs qui déforment ou perturbent le monde tel que nos sens le perçoivent. Nul hasard si les expositions récentes de l'artiste comportaient des mondes miniatures renversés : sa série *Camera obscura* (2014 -) consiste en une loupe convexe qui projette un reflet de l'espace d'exposition à l'envers, par un effet optique bien connu, utilisé en photographie. Il semblerait que pour rendre compte du réel, il faille bien le retourner.

La simplicité des dispositifs et l'économie de moyens mis en oeuvre sont d'autant plus désarmants que l'artiste parvient à nous faire ressentir des phénomènes complexes, à partir d'objets prosaïques et ordinaires. *Water Pearl* (2013) par exemple, est composé d'un stroboscope et d'un filet d'eau. La lumière syncopée décompose le mouvement du liquide et fait apparaître dans le flux continu de l'eau une série de gouttes parfaitement séparées les unes des autres, comme une chronophotographie appliquée sur le vif et in situ.

Semblant suspendre le temps et le mouvement, l'artiste donne forme à des phénomènes invisibles ou insaisissables, comme dans la série intitulée *La mémoire de l'eau* (2015) : il s'agit de photogrammes capturant différents états de transformation de l'eau, comme l'évaporation ou la cristallisation. Le titre de la série est inspiré d'une controverse scientifique arguant que même en diluant une molécule dans l'eau à un niveau très élevé, celle-ci en garde la mémoire, et donc les effets. Les résultats avérés de l'expérimentation scientifique s'opposent pourtant à d'autres non concluants. Au-delà de toute raison et objectivité, on finit par y croire, ou pas.

C'est peut-être justement cette oscillation entre croyance et explication rationnelle du monde, qui traverse le travail de Capucine Vandebrouck. Elle ne nous propose pas de croire à ce que nous voyons, mais elle ne souscrit pas non plus à la doxa minimaliste du « what you see is what you see / ce que vous voyez est ce que vous voyez ». L'artiste suggère plutôt que ce qui se voit est aussi important que ce qui ne se voit pas, ce que l'ont sait aussi intense que ce qu'on l'ont tait.

Marie Cozette
Rome, janvier 2017

1/« The more open, or ambiguous, the experience offered, the more the viewer is forced to depend upon his own perceptions. » Lucy Lippard, introduction de *Six Years, The Dematerialization of the Art Object*, University of California

Press, 1972, p.11.

2/Dans son traité *De Pictura*, paru en 1435, Alberti définit la peinture comme « une fenêtre ouverte par laquelle on puisse regarder l'histoire ».